

NOTES DE LECTURES

ERES | « Nouvelle revue de psychosociologie »

2020/1 N° 29 | pages 251 à 265

ISSN 1951-9532

ISBN 9782749266664

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2020-1-page-251.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Notes de lectures



Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique
Le capitalisme paradoxant : Un système qui rend fou
Le Seuil, 2015, 2018

Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique nous offrent un ouvrage abordant le capitalisme sous l'angle du paradoxe. L'intérêt de ce livre est de ne pas traiter la contradiction comme une pathologie sociale engendrée par l'évolution des sociétés humaines. Au contraire, les auteurs défendent l'idée que les paradoxes sont indispensables à la vie en société, le moteur du compromis et des progrès humains. Les conflits engendrés par la contradiction sont donc indispensables à la vie démocratique¹.

Le problème que soulève ce livre est que le capitalisme génère systématiquement un certain nombre de paradoxes spécifiques nuisibles, en particulier dans le monde du travail. Le capitalisme lui-même est fondé sur un paradoxe de taille. En effet, il a permis un développement technologique sans précédent et a augmenté le niveau de vie des pays du Nord. Mais cela s'est fait au prix d'une exploitation de masse, d'inégalités sociales croissantes et de la destruction des ressources naturelles de la planète. Le coût est donc supérieur aux profits que le capitalisme a permis de dégager.

Ce système reste, paradoxalement, imperméable aux critiques et il résiste aux crises qu'il génère depuis des siècles. La crise est elle-même devenue le moteur du capitalisme² en n'étant plus une ère de chaos entre deux périodes



1. M. Benasayag et A. del Rey, *Éloge du conflit*, Paris, La Découverte, 2007.
2. L. Boltanski et È. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

d'accalmie, mais un état permanent. Cela permet, en particulier, d'instaurer « un univers de compétition généralisée, référée au modèle du marché » (p. 11). La thèse défendue par les auteurs est que la force paradoxante du capitalisme agit sur la subjectivité des individus et sur l'organisation de la société. L'individu est ainsi balancé entre des contradictions qui provoquent en lui un malaise profond. L'originalité de la démarche de Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique est d'analyser ce malaise en donnant la primauté à la sociologie clinique. Pour eux, il faut « analyser cette inflation paradoxale d'abord comme un phénomène social avant d'en tirer les conséquences en termes psychopathologiques » (p. 14). De plus, les auteurs veulent analyser « la genèse et la mise en œuvre de cet ordre paradoxal », mais aussi comprendre comment « les individus et les groupes réagissent » (p. 16) face à ces paradoxes. Ils ne se contentent donc pas du diagnostic, ils explorent les formes de résistance possibles.

Dans le premier chapitre, les auteurs abordent le capitalisme en inversant le rapport entre destruction et création énoncé par Joseph Schumpeter³. Ils décrivent le capitalisme contemporain en tant que processus de « création destructrice ». En effet, le capitalisme industriel détruisait des secteurs d'activité obsolètes pour en créer de nouveaux et continuer à produire de la valeur économique. Le capitalisme financier, lui, prône le changement permanent de manière à s'adapter au marché et ainsi continuer à augmenter ses profits. Pour préserver la vitalité économique, le capitalisme contemporain détruit donc plus de valeurs qu'il ne peut en créer, en particulier des emplois et des ressources naturelles.

Le paradoxe est que notre société favorise la rationalité, la mesure objective mais en instaurant un déséquilibre permanent. Cette rationalisation est soutenue dans le monde du travail par une « prescriptophrénie » (p. 21), c'est-à-dire par l'inflation constante de normes. Celles-ci se heurtent à l'anomie provoquée par le changement permanent orienté par des objectifs financiers. Cela a pour effet de dévaloriser l'individu dans ses savoirs et ses compétences⁴. Nous avons tendance à croire que seuls les employés souffrent de cet excès de prescriptions. Mais les cadres sont, eux-mêmes, « des dominants très dominés⁵ », victimes de normes interchangeables, énoncées sans véritable connaissance du terrain⁶.

Dans le deuxième chapitre, les auteurs évoquent la révolution numérique. Celle-ci a créé une fracture sociale due, dans un premier temps, à un accès inégal à l'outil informatique. Par la suite, cette fracture a séparé ceux qui sont « branchés » de ceux qui subissent le numérique comme une contrainte. Pourtant, les outils numériques nous donnent l'illusion d'un progrès démocratique sans précédent. Wikipédia nous offre un accès illimité aux savoirs, les plateformes de financement participatif permettent le développement d'une économie parallèle

3. J. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1963.

4. D. Linhart, *La comédie humaine du travail*, Toulouse, érès, 2015.

5. G. Flocco, *Des dominants très dominés*, Paris, Raisons d'Agir, 2015.

6. M.-A. Dujarier, *Le management désincarné*, Paris, La Découverte, 2015.

et Facebook a donné une impulsion à des mobilisations sociales de grande ampleur, comme les Printemps arabes. Nous sommes donc tentés d'idéaliser le numérique et de voir les créateurs de ces plateformes comme des bienfaiteurs de l'humanité, alors que ce sont, avant tout, des *businessmen*. La révolution numérique a également modifié notre rapport au temps, l'instantanéité devenant la norme. Ce « culte de l'urgence⁷ » est renforcé par l'omniprésence des téléphones et des ordinateurs portables, qui ne permettent plus de se couper du travail. Il n'est plus possible de se permettre le moindre oubli ou retard et chaque moment de creux doit être rentabilisé. Ainsi, le « smartphone est l'incarnation de la liberté contrôlée, peut-être même de la liberté dirigée » (p. 38).

Le troisième chapitre traite de la logique financière qui a été importée dans des sphères où elle n'existait pas auparavant. Cette hégémonie de la finance est euphémisée et légitimée par l'utilisation d'expressions comme « optimisation fiscale » au lieu de « fraude fiscale » ou de « compétitivité » pour parler de la « délocalisation ». Cela contribue à neutraliser les oppositions axiologiques. L'instrument comptable lui-même est considéré comme étant neutre, alors que la finance est éminemment un projet idéologique qui a un impact sur nos vies quotidiennes⁸. Aujourd'hui, les actionnaires cherchent à maximiser leurs profits dans le cadre des entreprises privées tout comme dans celui des services publics. Cependant, il ne suffit plus de dégager du profit. Celui-ci doit être supérieur « à la rémunération moyenne attendue des capitaux placés sur les marchés financiers » (p. 60). La finance dissocie donc la rémunération du capital de la productivité de l'entreprise. L'organisation du travail sert avant tout à dégager les profits exigés par les investisseurs. Le travailleur en est réduit à une variable secondaire permettant de créer de la valeur pour les actionnaires. Les chapitres quatre à neuf sont consacrés au management. Comme Michel Foucault⁹ l'a montré, assurer le fonctionnement du capitalisme nécessite que l'on rende les corps dociles. Le management s'étant détourné du taylorisme au début des années 1980, une nouvelle forme de management est apparue, abstraite et insaisissable. Avec le rejet du patriarcat¹⁰ et l'émergence du capitalisme financier, la figure du patron est devenue obsolète et a été remplacée par celle de l'actionnaire¹¹.

La modernisation des entreprises par le *new management* est encadrée par des multinationales du conseil, qui sont « des appareils idéologiques qui reposent sur une indifférence au réel du travail et l'organisation » (p. 83). Leur but est de vendre des outils censément capables de fluidifier les relations sociales en déconflictualisant les entreprises¹².

7. N. Aubert, *Le culte de l'urgence*, Paris, Flammarion, 2003.

8. T. Piketty, *Capital et idéologie*, Paris, Le Seuil, 2019.

9. M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

10. J.-P. Lebrun, *Les couleurs de l'inceste*, Paris, Denoël, 2013.

11. V. Mariscal, « Soyez sans crainte », Louvain-la-Neuve, thèse de doctorat, 2015.

12. V. Mariscal, « Entreprise du 3^e type et "dé-passionnalisation" de la vie organisationnelle », dans *La valeur du désaccord*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020, p. 299-314.

Le changement que les consultants imposent est présenté comme un mal nécessaire pour rendre l'entreprise compétitive. Mais cela entraîne la détérioration globale des conditions d'emploi. Comme Christophe Dejours¹³ l'a montré, les individus se retrouvent fréquemment dans un état de conflit éthique. La rentabilité se heurte à la conscience professionnelle des travailleurs et crée une rupture entre la société et ses valeurs morales partagées en générant une grande souffrance chez les travailleurs.

Le management est pourtant perçu comme un outil positif car il est difficile de contester les évidences qu'il prône. En réalité, il n'a fait qu'opacifier la dimension de l'exploitation des êtres humains. L'adhésion des individus est obtenue par l'intériorisation de normes comportementales nécessaires à la réalisation de soi, ce qui favorise une acceptation positive du capitalisme.

Pour qualifier cette nouvelle manière de diriger les individus, on utilise un terme apparemment neutre : la « gouvernance ». Il remplace des notions conflictuelles comme « patronat » et désidéologise ainsi, en apparence, le management. Cette neutralisation est utile pour imposer des standards internationaux de gouvernance.

Mais la recherche d'excellence a un coût social et psychologique supérieur aux bénéfices¹⁴. Le capitalisme exclut ceux qui ne sont pas excellents et les excellents sont voués à un narcissisme qui détruit le monde commun. Paradoxalement, la « course à la réussite mène inmanquablement à l'échec », car « plus vous êtes performant, plus les exigences augmentent, plus les conditions sont réunies pour que vous ne puissiez plus les satisfaire » (p. 109). Ainsi, faire preuve de responsabilité signifie que l'on cherche à s'adapter aux objectifs fixés, parfois irréalisables, et que l'on doit porter seul la responsabilité des échecs de notre entreprise.

Dans ce cadre, l'évaluation individuelle est indispensable. Elle est montrée comme facilitant le dialogue dans un esprit de confiance et d'ouverture. C'est un gage de transparence qui cristallise tout autant les frustrations que les attentes. Dans les faits, les travailleurs doivent intérioriser les paramètres de l'évaluation, les normes nécessaires pour ne pas échouer.

Le psychisme humain, lui, est envisagé comme un ordinateur par ce nouveau management et l'entreprise est vue comme une mécanique qui comporte des pannes et dont il faut changer les pièces défectueuses. Les antagonismes sont gommés, l'entreprise n'étant plus appréhendée comme une construction sociale¹⁵. Toute la réflexivité et la subjectivité des individus sont mises au service du succès financier de l'entreprise. Toute vision globale de celle-ci est rendue impossible, car se concentrer sur l'objectif à accomplir nécessite une mobilisation totale.

Cette prescription de la subjectivité passe par une « novlangue managériale » qui est un ensemble de normes langagières que les individus doivent intégrer

13. C. Dejours, *Situations du travail*, Paris, PUF, 2016.

14. N. Aubert et V. de Gaulejac, *Le coût de l'excellence*, Paris, Le Seuil, 1991.

15. V. Mariscal, « Le paradoxe du "langage commun" dans les entreprises », *Langage et société*, 156, p. 13-34.

mais qui « ne permet plus de se situer dans la réalité des contradictions du monde » (p. 196). Les mots employés éradiquent les contraires¹⁶. Cette novlangue supprime tout cadre « méta » qui pourrait nous permettre de sortir du paradoxe en raisonnant sur le système et non dans le système. Le plus souvent, les individus mettent en place des « adaptations défensives » (p. 215). Ces dernières font que l'on considère le paradoxe comme une injonction nécessaire. C'est une forme de renonciation à toute affectivité, à toute forme de réflexivité. Paradoxalement, le refus de se laisser instrumentaliser rend les individus plus vulnérables et cette adaptation devient un réflexe de préservation. Dans les derniers chapitres, Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique traitent des stratégies possibles pour surmonter les paradoxes du capitalisme. Selon les auteurs, l'humour pourrait constituer une forme de résistance permettant de jouer avec les contradictions, d'établir des liens et d'exprimer un malaise. Rire a l'avantage d'éviter la critique frontale. C'est une manière de déconstruire le paradoxe et de restaurer le point de vue « méta ».

Pour les auteurs, il faut également recréer du collectif¹⁷ de manière à « transformer le système "managinaire" en système réflexif collectif » (p. 244) et l'on doit renouer avec le convivialisme¹⁸. L'individu pourrait ainsi redevenir un sujet plutôt que d'être une simple source de profits.

Pour conclure, *Le capitalisme paradoxant* est appelé à devenir un livre de référence. Cet ouvrage, comme les précédents¹⁹, a su capter des évolutions sociétales essentielles. Les auteurs analysent la société de manière à la fois détaillée et synthétique, dans ses continuités et ses mutations. Ce brio analytique est doublé d'un souci pédagogique qui fait que *Le capitalisme paradoxant* se situe dans un questionnement théorique fondamental tout autant que dans l'appréhension de cas concrets. Ces derniers font d'ailleurs l'objet de « vignettes cliniques » en fin de chapitres. Cette volonté d'accessibilité n'empêche pas le livre d'être un outil de réflexion utile aux spécialistes.

Cet ouvrage, bien qu'ayant été publié pour la première fois en 2015, n'est pas sans lien avec les mouvements sociaux récents, comme celui des « gilets jaunes » entre 2018 et 2019. Au regard de cette actualité, pouvons-nous encore affirmer, comme les auteurs, qu'« aucune résistance collective solide ne s'organise » et que « la conflictualité sociale s'est effondrée » (p. 79) ? Il semblerait que les choses aient sensiblement changé car la résignation paraît avoir trouvé, temporairement, ses limites. Cette résistance fut certes éphémère mais, comme les auteurs l'indiquent, ce type de contestation ne disparaît jamais tout à fait.

Vincent de Gaulejac et Fabienne Hanique reviennent également sur plusieurs débats majeurs présents dans le champ de la sociologie, en particulier clinique.

16. A. Vandeveld-Rougale, *La novlangue managériale*, Toulouse, érès, 2017.

17. D. Linhart, *op. cit.*

18. A. Caillé, *Anthropologie du don*, Paris, La Découverte, 2007.

19. Par exemple N. Aubert et V. de Gaulejac, *Le coût de l'excellence*, Paris, Le Seuil, 1991.

Contrairement à Alain Deneault²⁰, les auteurs pensent que nous n'avons pas affaire à une forme de totalitarisme avec le management. La différence majeure entre l'organisation paradoxante et le totalitarisme est que ce dernier est manichéen, il impose « une ligne à suivre » (p. 116) supposant une violence totale, y compris le meurtre. L'organisation paradoxante a mené bien des travailleurs au suicide²¹ ou à des malaises physiques fatals²², mais elle reste multiple et insaisissable. La liberté n'y est pas absente, elle est contrainte et le pouvoir y est éclaté.

Les auteurs ne sont pas non plus d'accord pour parler, comme Christophe Dejours²³, d'organisation perverse, car cela aurait le défaut d'anthropologiser l'entreprise. La société n'ayant pas d'appareil psychique, on ne peut lui prêter de troubles mentaux. Le management sollicite des comportements pervers mais c'est leur systématisme qui est pathogène « lorsque la relation entre le donneur et le receveur de l'injonction se déploie dans un cadre contraignant » (p. 127). Pour finir, il semblerait que l'analyse présentée dans *Le capitalisme paradoxant* diffère de celle de Frédéric Lordon²⁴. Contrairement à ce dernier, les auteurs pensent que le management a une emprise à la fois subjective et objective sur les individus. Cette emprise objective n'est-elle pas justement renforcée par l'ubérisation qui nécessite de s'appuyer sur l'aiguillon de la faim en réhabilitant le tâcheronnage et le salaire journalier²⁵ ?

Vincent Mariscal
Sociologue du langage

.....

20. A. Deneault, *Gouvernance : le management totalitaire*, Montréal, Lux, 2013.

21. CFDT et C. Dejours, *Souffrance au travail*, Lyon, Chronique Sociale, 2018.

22. M. Pezé, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*, Paris, Flammarion, 2010.

23. C. Dejours, *op. cit.*

24. F. Lordon, *Capitalisme, désir et servitude*, Paris, La Fabrique, 2010.

25. V. Mariscal, « "Libération" et "fin" du salariat », Liège, 2019, https://www.news.uliege.be/upload/docs/application/pdf/2019-02/mariscal_-_liberation_du_salariat.pdf

Sous la direction de Agnès Vandavelde-Rougale et Pascal Fugier,
avec la collaboration de Vincent de Gaulejac
Dictionnaire de sociologie clinique
érès, 2019

La parution du *Dictionnaire de sociologie clinique* marque une étape dans le développement d'une histoire collective impliquant 131 chercheurs et intervenants liés, directement ou indirectement, à des réseaux institutionnels de sociologie clinique – Réseau international de sociologie clinique (RISC), Comité de recherche 46 « Sociologie clinique » de l'Association internationale de sociologie (ISA), Comité de recherche 19 « Sociologie clinique » de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) et Réseau thématique 16 « Sociologie clinique » de l'Association française de sociologie (AFS) – ainsi que de psychosociologie clinique – Centre international de recherche, formation et intervention en psychosociologie (CIRFIP) – ou encore de sciences de l'éducation (réseau RechercheAvec).

Dirigé par Agnès Vandavelde-Rougale et Pascal Fugier avec la collaboration de Vincent de Gaulejac, ce dictionnaire présente 245 entrées qui ambitionnent de couvrir un ensemble de concepts, méthodes, problèmes, objets et champs de recherche mobilisés par la sociologie clinique. Il est appelé à constituer un ouvrage de référence indispensable pour qui s'intéresse à cette approche importante et originale ou souhaite la pratiquer. Les différents contributeurs, issus de pays aussi divers que la France, le Brésil, l'Italie, la Suisse, le Canada, l'Argentine, la Belgique, le Chili, l'Allemagne, les États-Unis, la République d'Haïti, les Philippines, l'Afrique du Sud, l'Espagne ou la Colombie, témoignent en outre de la dimension internationale de la sociologie clinique.

En plus des articles rédigés pour chaque entrée, le dictionnaire comporte un avant-propos présentant le projet de « boîte à outils » socioclinique de ses deux coordinateurs et précisant les choix qui ont présidé à l'ouvrage. Il est suivi d'un chapitre introductif de Vincent de Gaulejac dans lequel sont retracées l'évolution et les principales influences de la sociologie clinique au cours de son histoire selon deux perspectives. La première fait référence à son institutionnalisation, associée à différents réseaux de recherche en sciences sociales cliniques. À cet égard, il est rappelé que le premier colloque de sociologie clinique a été organisé à Paris en 1992, au sein du Laboratoire de changement social de l'Université Paris 7. Ce moment est important car le colloque réunit plus de 150 participants venus d'une douzaine de pays et est à l'origine du livre *Sociologies cliniques*, publié sous la direction de Vincent de Gaulejac et Shirley Roy l'année suivante. Celui-ci a été complété plus récemment par deux autres ouvrages collectifs sur les enjeux théoriques et méthodologiques de la discipline : *La sociologie clinique*, dirigé par Vincent de Gaulejac, Fabienne Hanique et Pierre Roche en 2007, et *La recherche clinique en sciences sociales*, dirigé par Vincent de Gaulejac, Florence Giust-Desprairies et Ana Massa en 2013. Progressivement, la sociologie clinique développe ses propres outils de recherche et d'intervention, tels que, par exemple, les

groupes d'implication et de recherche (GIR) et l'organidrame, basé sur des analyses de récits de vie.

La seconde perspective adoptée dans le chapitre introductif porte sur les sources théoriques et épistémologiques qui ont influencé la construction de l'approche socioclinique et fondé ses prémisses conceptuelles. Dans le prolongement de la sociologie compréhensive de Max Weber, des études d'Émile Durkheim sur les phénomènes sociologiques-psychiques et de la sociologie psychologique de Marcel Mauss, la sociologie clinique part du principe que les phénomènes sociaux ne peuvent être compris que lorsqu'ils sont articulés aux manières dont les sujets les vivent, les représentent et les reproduisent. Le chapitre rappelle les contributions des précurseurs du Collège de sociologie, en particulier Georges Bataille et Roger Caillois, souligne le processus de refondation de la sociologie dans l'après-guerre et met en relief les influences de l'École de Francfort, de l'ethnopsychanalyse de Georges Devereux ainsi que de la psychologie sociale, la psychanalyse, la psychosociologie, la socioanalyse et la sociopsychanalyse dans la construction de la sociologie clinique. Sur les influences croisées entre psychosociologie, psychologie sociale clinique et sociologie clinique, notons d'ailleurs que des pionniers de la sociologie clinique tels que Max Pagès ont contribué au *Vocabulaire de psychosociologie*, ouvrage collectif dirigé par Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy, publié en 2002 et réédité en 2013, et que de nombreux psychosociologues cliniciens ont contribué au *Dictionnaire de sociologie clinique* dont la publication a bénéficié, entre autres soutiens, de celui du CIRFIP.

En lisant ce riche dictionnaire, le lecteur comprendra que l'histoire et le développement de la sociologie clinique sont indissociables de la psychosociologie clinique. En partageant des projets, des recherches et des interventions, des espaces institutionnels, des fondements théoriques et méthodologiques communs, les deux courants s'unissent dans la lutte contre le cloisonnement disciplinaire, à travers une position anti-positiviste et pluraliste, et sont engagés dans le combat contre toute forme d'instrumentalisation et d'emprise sur l'être humain. Au fil des pages, chaque notice témoigne de l'importance et de l'acuité d'une clinique de la complexité et d'une coconstruction dans la dialectique permanente entre changement social et changement personnel.

La sociologie clinique envisage un champ de connaissances théorique et méthodologique ayant pour but la compréhension, systémique et intégrée, de l'interpénétration de processus sociaux et psychiques, à partir d'une multiplicité de champs d'action. En mettant l'accent sur les histoires de vie et sur l'historicité des sujets, elle cherche à comprendre les processus sociopsychiques en tenant compte du vécu individuel et des enjeux sociaux, sur la base d'une posture clinique qui favorise la construction collective du sens. En rompant avec la méthode expérimentale et en adoptant une identité plurielle, la sociologie clinique affirme sa position antisolipsiste, rejette l'opposition entre psychologie et sociologie, intériorité et extériorité, pensée et action, objectivation et subjectivation, et assume l'irréductibilité du social et du psychique. Autrement dit, bien que ces dimensions aient une autonomie relative, puisqu'elles obéissent à des

logiques différentes, elles se nourrissent de façon permanente et indissociable ; cela met le chercheur et l'intervenant devant le défi de les comprendre en tant que processus en constante articulation dynamique.

La sociologie clinique s'est développée de façon que nous puissions comprendre nos conflits, trouver des médiations et créer des réponses aux contradictions de nos vies, sans tomber cependant dans les pièges du sociologisme, de l'économisme ou du psychologisme. Ses fondateurs se sont engagés dans la création d'une approche intégrant la connaissance intellectuelle et la connaissance sensible, c'est-à-dire le plan de la réflexion et celui du vécu. Si, d'un côté, elle s'éloigne de la pathologisation, de la totalisation et adopte une posture sensible sur la subjectivité et la souffrance psychique, de l'autre, elle propose une clinique du social qui s'éloigne de pratiques centrées sur le seul individu. Les 245 entrées de ce dictionnaire offrent un accès privilégié, au sein d'un même ouvrage, aux principes, connaissances et pratiques qui soutiennent et irriguent ce fructueux champ d'écoute, d'implication et de changement. Bien que la compréhension des multiples déterminations de notre histoire ne puisse se réaliser qu'au plus près du vécu, le lecteur trouvera dans ce livre des outils conceptuels et méthodologiques qui l'aideront dans cette voie. Depuis les années 1980, chercheurs et intervenants liés à la sociologie clinique se sont mobilisés pour construire des pistes possibles d'intervention et de recherche sur une diversité d'objets. C'est la raison pour laquelle ce dictionnaire se distingue par son pluralisme et sa multiréférentialité, quand il envisage des domaines de recherche variés, des concepts, des méthodes, des problèmes, des dispositifs de coconstruction de savoirs, et prend en compte d'autres approches en dialogue avec la sociologie clinique. Puisse-t-il offrir aux lecteurs des clés pour la construction de leurs propres historicités dans leur quête à s'affirmer en tant que sujets.

Matheus Viana Braz
Psychologue et professeur
Université d'État de Minas Gerais (UEMG), Brésil

Edward Snowden
Mémoires vives
 Le Seuil, 2019

Aujourd'hui, un smartphone ordinaire possède à lui seul des capacités de calcul plus importantes que celles dont disposaient ensemble les machines de guerre du troisième Reich et celles de l'Union soviétique réunies. Il convient de ne pas l'oublier si l'on veut replacer dans son contexte la domination informatique des services de renseignements américains modernes mais aussi la menace qu'elle fait peser sur la démocratie.
 Edward Snowden

La tendance à la spécialisation de plus en plus grande conduit le plus souvent chacun d'entre nous à ne lire que les livres se rapportant à son domaine de recherche ou de travail²⁶. Dans l'intérêt même de sa spécialité, il serait probablement heureux d'aller voir ailleurs ce qui s'y passe, surtout si on pense – comme l'auteur de ces lignes – que ce qui est le plus intéressant se trouve souvent à la frontière des disciplines. Ne pas hésiter à s'engouffrer dans la littérature et dans la poésie, d'abord. Mais aussi dans toutes les sciences humaines et sociales. Les journaux (intimes ou pas) et les mémoires sont également sources de réflexions originales d'autant plus intéressantes qu'elles peuvent être données par des personnes qui ne font pas profession d'écrire. Les mémoires, par exemple, ont la particularité d'être, par définition, transdisciplinaires puisqu'ils racontent l'histoire d'un individu dans ses différents contextes : s'y mêlent souvent des considérations psychologiques, sociologiques, historiques. Alors que les journaux peuvent être l'œuvre de gens ordinaires, ceux qui écrivent des mémoires sont plutôt extraordinaires : ils croient l'être ou leurs éditeurs pensent en tous les cas qu'ils le sont. Edward Snowden l'est assurément.

« Je m'appelle Edward Joseph Snowden. Avant, je travaillais pour le gouvernement, mais aujourd'hui je suis au service de tous. Il m'a fallu près de trente ans pour saisir la différence et, quand j'ai compris, ça m'a valu quelques ennuis au bureau. Résultat, je passe désormais mon temps à protéger les gens de celui que j'ai été : un espion de la Central Intelligence Agency (CIA) et de la National Security Agency (NSA), un informaticien spécialisé parmi d'autres qui cherchait à construire un monde dont il ne doutait pas qu'il serait meilleur. » Ainsi commence ce livre qui raconte l'histoire d'un jeune homme, informaticien doué et patriote, devenu espion payé grassement par le gouvernement américain puis lanceur d'alerte pourchassé par ce même gouvernement jusque dans la Russie de Poutine où il est en exil depuis plusieurs années.

26. « Monde intellectuel fragmenté, peuplé de spécialistes sous-exposés », selon les termes de l'enquête menée par Jean-Marie Durand dans *Homo intellectus* (La Découverte, 2019).

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première raconte l'enfance et l'initiation à l'informatique par son père. Il nous dit en somme qu'il est tombé dedans quand il était petit. La deuxième décrit l'itinéraire d'un certain nombre de jeunes, surdoués de l'informatique (et élèves très moyens par ailleurs), qui deviennent des hackers et – espèce très recherchée au moment où la sécurité devient primordiale – finissent pas être embauchés à prix d'or par des grandes firmes ou des organismes d'État. La troisième partie essaie de nous faire comprendre le virage vertigineux et solitaire du lanceur d'alerte.

1. Revenons au début, à la première partie composée de dix courts chapitres correspondant à peu près aux vingt premières années de la vie de l'auteur. « Pendant un laps de temps bref et merveilleux qui [...] a coïncidé avec mon adolescence, Internet était d'abord fait par et pour les gens. Son but était d'éclairer le citoyen lambda et non de monnayer les services qu'on lui rendait et il obéissait davantage à un ensemble provisoire de normes collectives en constante évolution qu'aux termes d'un contrat de service qui visait l'exploitation et qu'on pouvait faire appliquer dans le monde entier. À ce jour, je considère, commente Snowden, que les années 1990 ont engendré l'anarchie la plus agréable et la plus réussie que j'ai connue. »

« Les ados sont tous des hackers », dit-il au début du cinquième chapitre. Évidemment, comme c'est souvent le cas, « plus je passais de temps en ligne, plus mon travail scolaire s'écartait du programme officiel » et les « premières tentatives de bidouillage n'avaient pour but que de soulager ma névrose ». En somme, écrit Snowden, « je ne me souviens plus très bien du lycée car j'y ai souvent roupillé ». Un peu livré à lui-même, ses parents ayant divorcé, il a tout de même fini par obtenir le diplôme de fin d'études secondaires ; ensuite, « à partir de l'âge de seize ans, j'ai vécu seul ou presque ».

2. Et puis, il y a eu le 11 septembre 2001. Et tout a changé. « Le 12 septembre a marqué le début d'une nouvelle ère que les Américains ont abordée en faisant preuve d'une détermination commune, renforcée par un regain du sentiment patriotique ainsi que par la compassion et la bienveillance que leur a témoignées le monde. Quand j'y repense, il saute aux yeux que les États-Unis auraient pu saisir la balle au bond et faire de grandes choses. Ils auraient pu considérer que le terrorisme n'était pas un phénomène théologique qu'il prétendait être mais un crime, point barre. Ils auraient pu se servir de ce rare moment de solidarité pour renforcer les valeurs démocratiques et encourager les populations à présent toutes connectées à la résilience. Mais ils ont choisi la guerre. »

Et Snowden, dans tout cela ? « J'ai soutenu cette politique inconditionnellement et aveuglément, c'est le plus grand regret de ma vie », dit-il. La suite : l'engagement dans l'armée qui tourna court en raison d'un accident (physique) qui l'obligea à démissionner. Après cet intermède, Snowden s'est professionnalisé en informatique : il est devenu « administrateur système » d'abord, puis « ingénieur système », sans se rendre compte, poursuit-il, « combien le fait de m'investir dans les niveaux les plus élevés d'intégration en matière d'informatique exerçait une influence considérable sur mes convictions politiques » pour des raisons liées à la nature du travail mais aussi au statut. « J'avais

espéré servir mon pays mais, à la place, je me suis mis à travailler pour lui. » Snowden explique que ses parents, par exemple, fonctionnaires et militaires, avaient passé un contrat : « On subvenait à vos besoins », « en échange de votre intégrité et de votre jeunesse ». Mais les temps avaient changé. « Lorsque j'ai débarqué, l'honneur du service public s'était effacé devant la cupidité du secteur privé. » En fait, « les services de renseignements s'adressaient à des sociétés d'informatique pour recruter des petits jeunes à qui elles remettaient ensuite les clés du Royaume » (ils étaient les seuls à savoir les utiliser), car « elles n'avaient pas le choix » : au salon pour l'emploi où il a été recruté, il y avait plus de recruteurs que de candidats. Toujours est-il que le voilà embauché : « Quartier général de la CIA, Langley, Virginie » où on commence par une première séance appelée « endoctrinement ». « Se faire embrigader dans le milieu du renseignement a des répercussions psychologiques importantes. Du jour au lendemain, on rentre dans les secrets des dieux, on découvre les dessous d'affaires bien connues [...]. Ça peut monter à la tête, du moins pour un abstinent comme moi. Sans compter que l'on n'a pas seulement le loisir mais bel et bien l'obligation de mentir, de cacher et de dissimuler. On finit par s'en remettre à sa tribu plutôt qu'à la loi²⁷. »

Snowden a ensuite postulé pour travailler à l'étranger comme agent secret ayant pour tâche principale de gérer l'aspect technique des opérations menées par la CIA ; ayant opté pour les zones de guerre, il se retrouve finalement à Genève, puis à Tokyo, affecté dans un service de la NSA. Nous sommes en 2009 et Snowden commence à s'intéresser aux cybercapacités chinoises. Il va finir par lire la version « top-secret » du « Rapport sur le programme de surveillance du Président ». Il contenait « un exposé détaillé des programmes de surveillance les plus secrets de la NSA, ainsi que la liste des directives qu'elle avait données et l'exposé de la ligne stratégique adoptée par le ministère de la Justice pour contourner la loi et violer la Constitution américaine ». Ce rapport « était tellement confidentiel qu'à moins d'être un administrateur système toute personne qui y aurait eu accès aurait été immédiatement identifiable ». La lecture de ce rapport a eu impact très important sur le comportement de Snowden. « Après la lecture de ce rapport, écrit-il, j'ai passé des semaines, voire des mois, dans un état second. J'étais triste et déprimé, j'essayais de nier ce que je ressentais et pensais. Telle était mon humeur alors que mon séjour au Japon tirait à sa fin. » « Je me sentais loin de chez moi mais sous surveillance [...]. Je me sentais con : j'étais prétendument compétent en informatique et j'avais participé à mettre en place un élément essentiel de ce système dont l'objectif m'échappait. » Snowden se sentait utilisé, abusé : il ne « défendait pas son pays mais l'État ». C'est un patriote meurtri qui se rend à l'évidence que la surveillance de masse 1) est autorisée par les autorités américaines en distordant la loi ; 2) concerne davantage les Américains que les Russes ou les Chinois ; 3) que l'élection de Barack Obama ne changera rien.

²⁷ Une dimension éthique est sous-tendue et court le long du livre.

« En technologie, il n'existe pas d'équivalent au serment d'Hippocrate », regrette l'auteur.

« À ma connaissance, dit-il, les seuls pays qui avaient déjà pratiqué la surveillance de masse étaient deux acteurs essentiels de la seconde guerre mondiale – l'un était un ennemi des États-Unis et l'autre un allié. Dans l'Allemagne nazie comme en Union soviétique, cette surveillance de masse a d'abord revêtu l'aspect anodin d'un recensement [...] dont le résultat fut utilisé pour identifier les juifs d'Europe et les déporter dans les camps de la mort. » « La surveillance de masse s'apparente désormais à un recensement en continu et nos téléphones portables ou ordinateurs font tous office d'agents recenseurs miniatures que nous transportons sur nous [...], des agents recenseurs qui se souviennent de tout et qui ne pardonnent rien. » Snowden conclut cet épisode ainsi : « C'est au Japon que j'ai personnellement connu mon "moment atomique". » Il avait compris où les nouvelles technologies allaient nous mener.

Le dix-huitième chapitre du livre, qui conclut sa deuxième partie, s'intitule « Sur le canapé ». Nous sommes en 2011 : il y a dix ans que les deux avions se sont écrasés sur les Twin Towers. Snowden insiste bien sur le fait que l'essor de la technologie numérique a lieu dans un pays qui vient d'être victime du plus grand attentat terroriste perpétré sur son sol ; alors, « la politique de lutte contre la terreur » va devenir plus puissante encore que cette terreur. En présentant le terrorisme comme un danger permanent, la vigilance permanente s'imposait. Mais pour un informaticien averti, une évidence commençait à s'imposer aussi : l'informatique « servait davantage à brider la liberté qu'à lutter contre le terrorisme ». « Le type qui a lancé le Printemps arabe avait le même âge que moi. C'était un vendeur ambulant de fruits et légumes tunisien. Ne supportant plus d'être harcelé par les forces de l'ordre qui lui soutiraient par ailleurs de l'argent, il s'est immolé par le feu sur une place publique et est mort en héros. Si ce fut là son dernier acte de liberté face à un régime illégitime, je pouvais bien me lever du canapé et taper sur le clavier de mon ordinateur²⁸. »

28. « Acte de liberté face à un régime illégitime », mots qui peuvent définir assez bien ce qu'a fait Snowden : régime illégitime dans la mesure où il considérait que la surveillance de masse participait d'un système mis abusivement et délibérément en place pour échapper à la surveillance démocratique. Snowden se considérait comme un individu plutôt ordinaire, aux analyses politiques conformes à celles que prône le système politique américain. Il indique toutefois que ce qui lui est arrivé n'a été possible que parce qu'il était un individu jeune à la promotion rapide jusqu'à occuper des postes stratégiques dans le renseignement. Ces derniers lui permirent de découvrir avec stupeur le système monstrueux dont il était à la fois le jouet et l'acteur. Il ne voulait pas se contenter de gagner beaucoup d'argent en se lavant les mains de ce qui pouvait advenir autour de lui. Il voulait, au départ, se « rendre utile » mais ne savait pas trop comment. « J'en avais assez de me sentir impuissant, ou tout simplement d'être un connard qui passait son temps sur un canapé miteux à manger des Doritos et à boire du Coca Light pendant que le monde entier s'embrasait. » Un lanceur d'alerte est, selon lui, « une personne qui est parvenue, à la dure, à la conclusion que sa vie à l'intérieur d'une institution est devenue incompatible avec les principes de la société à laquelle il appartient, ainsi qu'avec la loyauté due à cette société, à laquelle l'institution doit des comptes. Cette personne sait qu'elle ne peut pas rester à l'intérieur de l'institution et que cette dernière ne peut pas être ou ne sera pas démantelée. La réformer, en revanche, est peut-être

3. En 2012, Snowden – officiellement employé par Dell – travaillait en réalité pour le compte de la NSA. Il essayait, en parallèle de son travail, de comprendre comment la surveillance de masse fonctionnait concrètement (et ne s'intéressait pas seulement aux sujets des rapports de surveillance, comme le faisaient certains journalistes) et comment la NSA n'avait plus seulement « accès à vos métadonnées mais également à toutes vos données », devenant ainsi propriétaire « de la totalité de votre vie numérique ». Révéler au monde entier l'intégralité de l'appareil de surveillance de masse orchestré par les États-Unis (sans que sa population n'en ait eu connaissance ni ne soit en mesure ou non de donner son consentement) devenait « la seule réponse appropriée à l'envergure du crime ». Snowden se préparait à devenir un lanceur d'alerte. L'essentiel de la troisième partie du livre montre comment il s'y est pris, choisissant avec précaution ses partenaires (journalistes²⁹, juristes) et mettant au point la meilleure stratégie possible. « La leçon que j'ai tirée de tout ça, c'est que si je voulais que mes révélations soient efficaces, je ne pouvais pas me contenter de donner quelques documents à des journalistes – et je devais même faire plus que les aider à interpréter les documents. Je devais devenir leur partenaire et leur fournir les outils et la formation technologique qui leur permettraient de faire leur travail de manière à la fois précise et sécurisée. » « Les préparatifs que je faisais, commente Snowden, étaient ceux d'un homme qui s'apprête à mourir. J'ai vidé mes comptes bancaires [...] ; j'ai fait le tour de la maison et accompli des corvées que je repoussais depuis longtemps [...] ; j'ai effacé et chiffré mes vieux ordinateurs [...] ; en somme, j'ai mis mes affaires en ordre. » À l'issue d'un processus d'élimination, il choisit Hong Kong pour rencontrer les journalistes, sans trop d'illusions : « De toute façon, il était probable que les choses ne se termineraient pas très bien pour moi : je pouvais au mieux espérer parvenir à communiquer mes révélations avant de me faire arrêter. »

Le reste, nous le connaissons puisque les médias s'en sont largement fait l'écho. L'Équateur était le pays choisi par Snowden pour se réfugier. Il fut intercepté lors d'une escale en Russie (son passeport ayant été annulé par les autorités américaines³⁰) d'où, à ce jour, il n'est plus jamais sorti³¹.

possible, si bien que cette personne lance l'alerte et divulgue des informations pour qu'une pression publique s'exerce sur l'institution en question ». Ajoutons que ces informations étaient, dans le cas de Snowden, toutes classées « Top secret ».

29. Dont Glenn Greenwald, l'auteur de *Nulle part où se cacher. L'affaire Snowden par celui qui l'a dévoilée au monde*, Paris, J.C. Lattès, 2014.

30. « Je n'en revenais pas, écrit Snowden, mon propre gouvernement m'avait coincé en Russie. »

31. Le journal *Le Monde*, en date du 14 septembre 2019, a publié quatre pages entières sur le livre de Snowden, comprenant des extraits du livre, un portrait de l'auteur intitulé « Informaticien surdoué et patriote déçu » et plusieurs autres textes dont un s'interroge sur les effets de ces révélations concernant la lutte contre les pratiques « totalitaires » des services de renseignements américains – mais aussi celles courantes dans bien d'autres pays. « Évidemment, peut-on lire, depuis, on n'a pas mis fin à la surveillance du Net et la NSA n'a pas été démantelée », même

Ce livre passionnant, écrit simplement, n'est pas seulement intéressant parce qu'il aurait été commis par un nouveau héros des temps modernes, plus courageux que les autres. Il l'est parce qu'il montre à quel point la situation qu'il dénonce est grave, non pas seulement parce qu'elle serait le fait des seuls « méchants Américains », puisqu'aucun pays du monde (hors la Russie de Poutine) n'a été en mesure jusqu'ici de donner asile à ce lanceur d'alerte³², pourtant normalement protégé (partiellement) par une convention internationale. Il l'est aussi parce qu'il met à leur véritable place les nouvelles technologies qui influent chaque jour davantage sur tous les secteurs de nos vies et construisent leur emprise, en particulier dans les nouvelles manières de manager le travail que les psychosociologues que nous sommes devront comprendre et sans doute affronter. Peut-être par paresse ou par manque de courage, ou par idéologie..., cette question demeure bien souvent l'impensé des analyses psychosociologiques : s'en prendre à la technologie paraît peut-être aussi ringard, rétrograde, voire réactionnaire ou anarchiste (comme ceux qui s'en prenaient aux machines il y a un siècle³³), tant il est vrai qu'on a longtemps cru que l'évolution technologique était synonyme de progrès³⁴. Günters Anders³⁵, dès les années 1950, savait déjà ce qu'il fallait en penser. On se met un peu à l'écouter.

Jean-Luc Prades
Sociologue et sociopsychanalyste

si plusieurs lois, en Amérique et ailleurs, ont timidement contribué à une évolution vers un meilleur encadrement des pratiques incriminées.

32. En revanche, tous les gouvernements des pays occidentaux ont renforcé depuis les pouvoirs de leurs services de renseignements, les législateurs « capitulant » devant eux, portant ainsi atteinte au respect de la vie privée (Bourdon, *Le Monde* du 22/23 mars 2015).

33. De la même manière, l'organisation du travail et ses divisions dans le néomanagement sont assez peu centrales dans les analyses actuelles du travail, y compris chez les sociologues du travail, alors que l'informatisation y joue un rôle central.

34. Elle donne parfois l'impression de l'être, comme en témoigne le livre *Seuls ensemble* (L'Echappée, 2011) de Sherry Turkle où les robots peuvent se présenter comme un remède à la solitude des personnes âgées, où l'intelligence artificielle peut être comprise comme « l'art de faire faire aux machines des choses qui seraient considérées comme intelligentes si elles étaient faites par des gens », où les relations inédites, « dans un monde où tout est connecté à tout », offrent un « champ des possibles » excédant « de loin le champ du réel ».

35. Dans, par exemple, *L'obsolescence de l'homme* (1956), Paris, L'Encyclopédie des Nuisances/Ivrea, 2002.